

PIERRE LABORDE

LA CÔTE DES BASQUES

PLAGE SUBLIME

À l'association des Amis
de la Côte des Basques



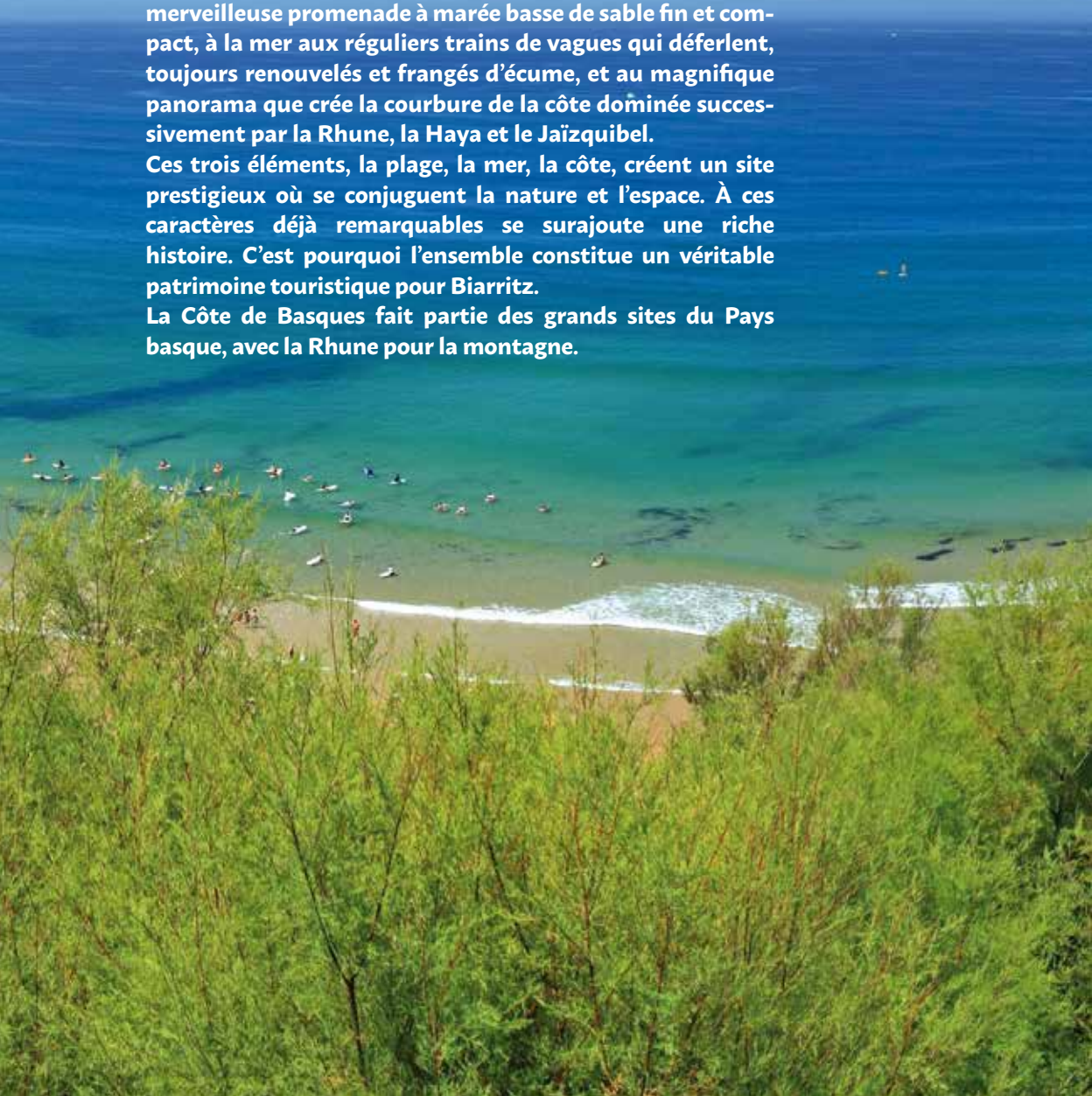
La Côte des Basques, une des plus admirables plages du monde, peut-être », écrit Isidore Lagarde en 1859, opinion que partagent nombre d'écrivains et aussi, évidemment, tous ceux qui la fréquentent.

Mais, sautons les années, la Côte des Basques est classée le 11 décembre 1984 « site pittoresque de France » et en 2015 « la plus belle plage de France ».

La Côte des Basques doit cette unanimité à sa plage, merveilleuse promenade à marée basse de sable fin et compact, à la mer aux réguliers trains de vagues qui déferlent, toujours renouvelés et frangés d'écume, et au magnifique panorama que crée la courbure de la côte dominée successivement par la Rhune, la Haya et le Jaizquibel.

Ces trois éléments, la plage, la mer, la côte, créent un site prestigieux où se conjuguent la nature et l'espace. À ces caractères déjà remarquables se surajoute une riche histoire. C'est pourquoi l'ensemble constitue un véritable patrimoine touristique pour Biarritz.

La Côte de Basques fait partie des grands sites du Pays basque, avec la Rhune pour la montagne.







DE LA CÔTE SAUVAGE À LA PLAGE DES BASQUES

POUR UN OBSERVATEUR PLACÉ PERSPECTIVE MIRAMAR, la Côte des Basques est comme un tableau parfaitement composé : une plage au profil plat qui est lavée deux fois par jour, bordée d'un côté d'une falaise d'environ 2 kilomètres de long et de l'autre d'une mer aux rouleaux de vagues réguliers, aboutissement d'une étendue d'eau infinie, et en fond de tableau un arc de montagnes.

La falaise qui borde la Côte des Basques comprend deux parties distinctes. À partir de la villa Belza, la falaise de la Perspective Miramar est constituée de grès calcaires et de calcaires à nummulites assez résistants qui constituent le front de mer de Biarritz jusqu'au phare et au-delà ; c'est un des sites célèbres de la géologie de l'ère tertiaire (Oligocène), et même, pour certains spécialistes, une référence. Cette falaise de grès est interrompue par une faille. Changeant brusquement de matériel puis d'orientation, la falaise se poursuit alors composée, jusqu'à Bidart, de marnes grises et bleues de l'Éocène incluant quelques bancs de calcaires argilo-gréseux, plus ou moins indurées, d'une cinquantaine de mètres d'épaisseur à l'affleurement. Au sommet, elle est recouverte de dépôts détritiques (remblai, sables, graviers et galets) superposés à des sédiments sablo-argileux récents d'entre 5 et 13 m d'épaisseur, dont la base contient une nappe phréatique à l'origine de glissements.



Cette abondante nappe aquifère commence au cimetière de Saint-Martin et donne naissance à une forte circulation souterraine. Le cadastre napoléonien, qui date de 1831, indique clairement l'existence de quatre sources : la Fontaine Pernauton, non loin du changement d'orientation de la falaise, dont l'eau a été un temps canalisée dans une gouttière en bois, l'Arrecq Tachon ou de Lou Bascou, ruisseau qui avait sa source à l'angle des rues actuelles Loustau et d'Espagne (il touchait les maisons Lou Bascou et Lilinita), la Fontaine Lahontaine qui se situait au sud du square Beurivage et la Fontaine Bouillante un peu plus loin (dans les jardins de Toki-Ederra) ; ces quatre fontaines donnaient naissance à des ruisseaux qui descendaient jusqu'à la mer. L'auteur d'un ouvrage sur les *Côtes de France*, paru en 1886, décrit des



*La Côte
de Pernauton vers
1860. Gravure
Hennebutte-Feillet*

« falaises toujours ruisselantes¹ ». En 1978, R. Dupérier, géologue amateur, recensa plus de 85 puits dans le triangle formé par l'avenue de la République, la rue d'Espagne et la rue Harispe, et plusieurs études ont estimé à 6 000 m³ par jour le débit de la nappe, ce qui suffit, précisait Dupérier, à expliquer simplement que, même en période sèche, l'escarpement ruisselle. De plus, les eaux de pluie ont toujours creusé et miné la falaise marneuse. Celle-ci devait s'ébouler et reculer mais ces accidents n'avaient pas d'incidence sur la vie quotidienne car les habitations, elles-mêmes peu nombreuses comme le montre le cadastre de 1831, étaient construites en retrait. Ce n'est que vers 1880 que de grandes villas, une route en corniche et des rues ont été construites, pouvant contribuer à désorganiser les écoulements naturels.

Un aperçu du tracé du rivage est possible dans les anciennes cartes marines même si celles-ci ne donnent d'informations que sur le trait de côte et signalent la présence d'écueils de manière très schématique. Ces notations, insuffisantes pour une représentation exacte, convenaient pour des navigateurs qui ne faisaient principalement que longer les côtes. Un premier profil de la falaise est suggéré dans *Le petit flambeau de la mer ou le véritable guide des pilotes côtiers* de R. Bougard qui date de 1684 ; il est accompagné de la description suivante : « de la Barre de Bayonne à Saint-Jean de-Luz, la côte court au sud sud est trois grandes lieues ; c'est toute terre de moyenne hauteur au bord de la mer.² »

La première véritable représentation est due à un dessin à la mine de plomb réalisé en 1845 par Henry de Riqueti, un sculpteur qui était venu de Pau où il était en convalescence. Son trait



Carte
bathymétrique,
1980

est très précis et a beaucoup de relief : la falaise présente des versants raides, entaillés de ravines plus ou moins profondes, et à son pied quelques loupes de glissements.

Le littoral actuel est le résultat de la montée des eaux, appelée transgression flandrienne, qui a établi le rivage à son emplacement entre -17 000 et -10 000 ans. Elle a ennoyé le plateau sous-marin dit de Saint-Jean-de-Luz qui fait face à la plage. Ce plateau crée des hauts-fonds qui entraînent une turbulence empêchant la sédimentation et constituant un obstacle aux apports sédimentaires venus de l'extérieur. Enfin, ces derniers sont limités étant donné l'insuffisance des fournitures des bassin-versants, excepté parfois celui de l'Adour³.

La plage reçoit les vents du sud-ouest et d'ouest mais elle se trouve à l'abri des vents du nord et nord-ouest, des conditions d'abri qui font que les températures de l'air et de l'eau sont souvent agréables.

La plage s'étire sur plus de mille mètres de long jusqu'à Marbella et les rochers de la Goueppe et elle peut atteindre 250 m de large. Sa pente est infime et régulière. Quant à l'épaisseur de

*Les falaises de la
Côte des Basques,
dessin de
H. de Riqueti, 1845.
Musée des
Beaux-Arts de Pau*



la couche sableuse, elle est faible, comme le révèlent les pointements rocheux du substratum qui paraissent à marée basse.

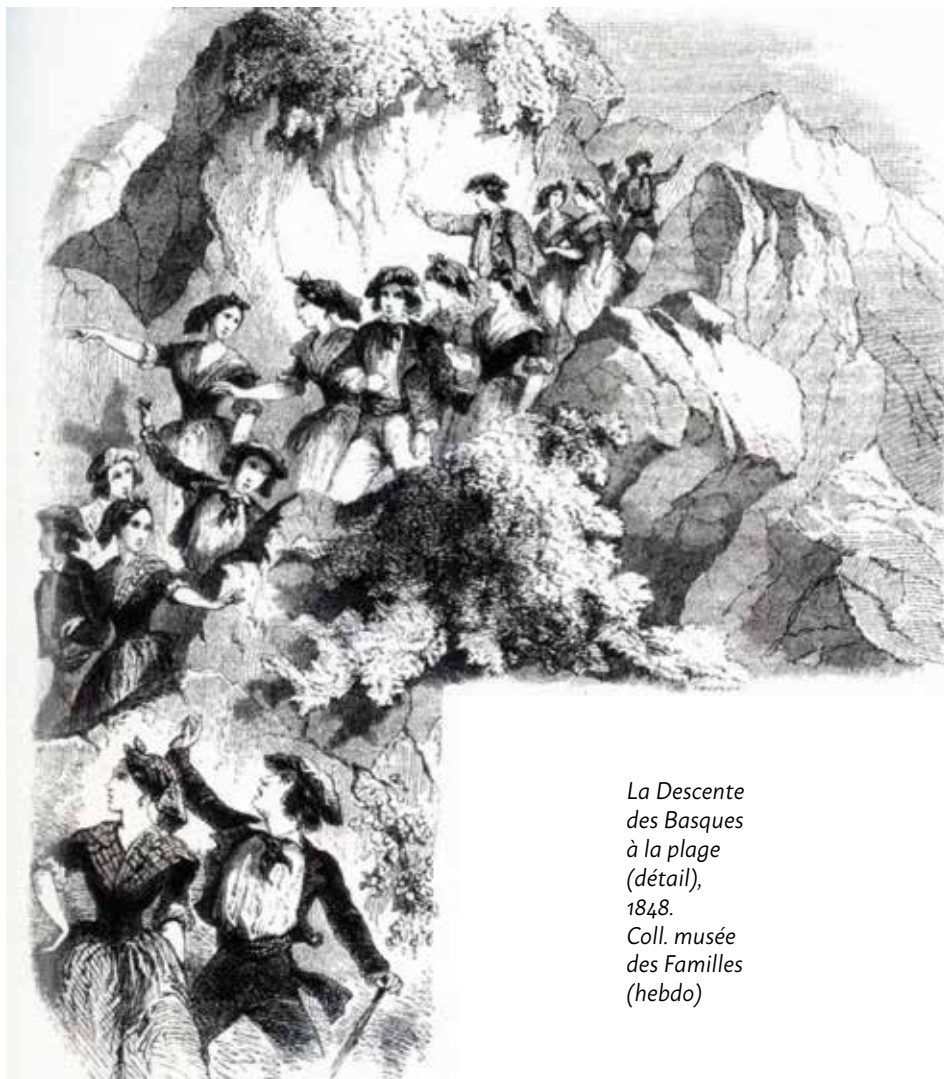
La houle, qui est le principal agent d'érosion et de transport, est ici parmi les plus fortes que l'on puisse rencontrer sur le littoral français. Cette propriété est liée à l'orientation du trait de côte ouvert aux longues courses des houles issues des dépressions de l'Atlantique Nord et à la pente topographique de la plateforme continentale. Ces caractéristiques font que la houle peut conserver toute son énergie jusqu'au déferlement.

Les bains de mer sont une pratique populaire ancienne pour les habitants des bords de mer. Ils ont été longtemps ignorés, ici comme sur les bords des autres rivages, par les populations des villes.

Initialement, les bains se prennent individuellement et sans façon ! « Les femmes, une robe légère, les hommes nus et tous ensemble », choque J. Thoré qui réclame pour tout le monde une camisole ou un caleçon⁴. Longtemps, la bourgeoisie urbaine ne se baigne pas et elle ne fréquente surtout le bord de mer que comme un lieu de contemplation et un but de promenade.

Progressivement, la fréquentation grandit et les bains de mer ne sont plus ignorés par un nombre croissant de personnes, surtout à partir du milieu du XVIII^e siècle, période où les médecins et les hygiénistes recommandent alors de prendre des bains froids pour soigner certaines maladies. Dans ce but, l'avantage de Biarritz vient du fait, disent-ils, que l'eau de mer n'est jamais mélangée à l'eau des rivières, qu'elle est continuellement renouvelée par les courants et qu'à la place des galets si incommodes ou d'une vase sale et désagréable, on n'y trouve qu'un sable fin, qu'une eau claire et limpide, écrit notamment le docteur Affre⁵.

Néanmoins, pour le corps médical, l'action des bains de mer est différente selon les trois plages de Biarritz, le Port-Vieux, la plage des Fous et la plage des Basques. Un exemple : « Mlle âgée de 7 ans, d'une très faible constitution est venue d'Espagne aux bains de Biarritz, je lui fus prendre des bains plus actifs à la Côte des Basques de cinq minutes et sous leur influence, le ventre diminua graduellement de volume, les ulcérations se cicatrisèrent complètement et les croûtes qui la défiguraient disparurent. » Cependant, la Côte des Basques « est même déconseillée pour les personnes nerveuses et impressionnables. Les bains de la Côte des Basques offrent un degré intermédiaire entre les bains du Port-Vieux et ceux de la Côte du Moulin ». Plus tard, M. Moureu, maire et



*La Descente
des Basques
à la plage
(détail),
1848.
Coll. musée
des Familles
(hebdo)*

pharmacien, dira aussi que les bains de la Côte des Basques sont moins efficaces pour les malades que ceux des deux autres plages. Mais la Côte des Basques a une particularité que n'ont pas les deux autres plages. Selon un ouvrage paru en 1836, «Du 15 au 20 août, et pendant vingt jours environ les populations basques [...] accourent [...] à leur côte de prédilection. C'est pour les Basques une époque de loisirs et de bonne chère. Ils prennent deux, trois et jusqu'à quatre bains par jour, etc.⁶»

Cet événement est confirmé en 1858. Germond de Lavigne le décrit avec précision : « On descend un étroit sentier en pente rapide, pratiqué dans la falaise, et protégé par quelques rampes en bois. Cette côte est réservée aux Basques qui dédaignent la placidité du Port-Vieux, et qui ne trouvent à la Côte du Moulin ni assez de plaisirs, ni assez de dangers. Ici c'est la grosse lame du large que rien n'amortit.

Les Basques n'y viennent du reste qu'une fois l'an, au mois d'août, le dimanche qui suit l'Assomption⁷, et descendent en bandes de tous leurs villages [...] Ils portent presque tous un costume de circonstance : un pantalon blanc, une veste blanche et, en place de béret, une coiffure étrange composée de fleurs et d'une profusion de rubans. Chaque bande est précédée des instruments nationaux, un fifre aigu, un tambourin et un instrument inconnu ayant quelque ressemblance, quant à la forme avec la lyre ancienne, et garni de trois cordes sur lesquelles frappe l'exécutant. De la montagne à la mer le chemin se fait lentement, bien que jamais on ne s'arrête ; mais, dès que la troupe voyageuse rencontre un terrain favorable, elle se met en danse.

Enfin, de tous les points de Biarritz, on entend le bruit des instruments, des chants, des cris sauvages ; les Basques arrivent par tous les chemins. En un instant le village est envahi ; sur les places, dans les carrefours, et partout où les rues s'élargissent les groupes se forment. Le mouchico, ou saut basque, commence...

Lorsqu'ils sont, non pas fatigués (ils danseraient jusqu'au surlendemain), mais satisfaits, ils s'acheminent vers la falaise, descendent sur la grève à la file, se déshabillent, se placent sur une seule ligne, hommes et femmes, et, se tenant par la main, ils s'avancent en chantant, en criant, en hurlant, au milieu des roches, des galets et des plantes marines dont est semée leur côte favorite. Un énorme flot arrive du large en grossissant : toute la ligne l'attend de pied ferme, courbe la tête, tend les épaules ; le flot passe et s'abat aux cris de triomphe des baigneurs, dont pas un n'a bronché.

Le bain n'est pas de longue durée ; mais il se renouvelle à tout instant. Chaque fois qu'ils ont soutenu le choc de plusieurs vagues, nos baigneurs courent s'étendre sur la grève, se sèchent au soleil et recommencent tant que dure la haute mer⁸. »

Cette fête populaire ne dura pas comme l'entrevoyait Augustin Chaho à la même époque : « Depuis que Biarritz n'a plus



qu'un air de ville française et européenne pendant la plus belle partie de l'année, il est à craindre que le dimanche des Basques ne perde chaque année de son éclat et ne finisse par tomber en désuétude⁹.» Isidore Lagarde le confirme en 1859 : «D'un accès difficile, la Côte des Basques n'a été associée à la vie balnéatoire [*sic*] que de manière incomplète. Et c'était grand dommage vraiment ; car il est certainement peu de plages au monde qui puissent rivaliser avec elle de splendeur et de majesté. Longue de plusieurs kilomètres, elle offre aux promeneurs, aux heures de basse mer, une délicieuse promenade ; et son sable résiste sans céder à la pression des pieds les moins délicats.»

Mais, isolée du Port-Vieux et accessible que par un chemin assez raide, la Côte des Basques « n'a-t-elle pas encore pris part au mouvement général. Mais l'heure de la réhabilitation a sonné...¹⁰».

À partir du jour où les bains de mer deviennent une véritable activité pour une partie de la société et une manière de vivre, la fréquentation de la Côte des Basques s'accroît et des règles sociales s'établissent. En sortant de son isolement, en accueillant un nombre croissant de baigneurs venus d'ailleurs et en se dotant d'un établissement de bains comme le Port-Vieux et la Côte du Moulin (hier Côte des Fous et demain Grande Plage), la plage des Basques cesse alors d'être une côte sauvage.

*Bains de la côte des
Basques à Biarritz,
lithographie de
Charles Mercereau,
vers 1855*